

sous le signe du mokele-mbembe

10 juin 2010 - 15h20

La Combe aux Chimères. Le quartier commerçant le plus foisonnant de Lutèce, qui s'étendait des quais de Seine jusqu'à la Montagne Sainte-Geneviève et ses Halles Sainte-Calebasse. A toute heure du jour et de la nuit, ses ruelles bruisaient d'une vie mercantile et joyeuse, dans les odeurs mêlées des forges et des cuiseurs de beignets. Là, les boutiques se serraient les unes contre les autres et s'empilaient même parfois, les clients devant emprunter de petits escaliers tortueux pour accéder aux étages. On y entendait toutes les langues, on pouvait y goûter toutes les saveurs. On y trouvait aussi bien



Domaine public

des cristaux pour les lampes que de la nourriture à pixies. Et si on se levait tôt, on pouvait même faire quelques sacrément bonnes affaires, auprès des Refourgueurs de greniers. Ces camelots ambulants trainaient leur cargaison à même leurs sacs à dos enchantés, qui devenaient des tentes à poser sur le pavé, la terre ou le gazon. Là, on pouvait entrer farfouiller dans leurs trouvailles. Et si l'on savait négocier, on pouvait s'en tirer à très, très bon compte. Certaines chaises de l'auberge du Chat qui Pêche venaient de là, d'autres avaient été léguées, données, prêtées et jamais rendues. Pour cette raison, elles étaient toutes dépareillées.

sous le signe du mokele-mbémbé

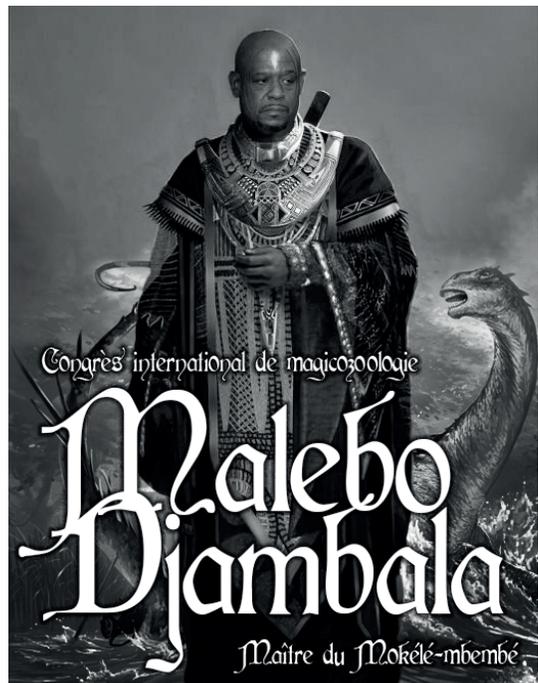
Cependant, ce n'était pas pour du mobilier que Saule avait emmené Merle hors de la taverne, à l'heure creuse. Non. Elle avait pris une décision bien plus importante que celle de bien traiter les fessiers des clients, car si elle avait voulu aller sur ce terrain, elle aurait commencé par leur faire moins manger de jalapeños. Non non non. Elle avait décidé que ce jour serait celui où l'oiseau deviendrait un *étudiant* digne de ce nom, pourvu de *fournitures scolaires*.

Il n'avait pas connu une entrée à Pandimon ? Il n'était jamais trop tard pour faire l'expérience délicieuse des emplettes de début d'année ! Comment ça, ils étaient au mois de juin ? Cela n'avait aucune importance, aucune, bien au contraire : à cette période, les cours s'achevaient à Pandimon, à Beauxbattons, à la Sorbonne également, pour reprendre en Septembre. Les Refourgueurs avaient des cahiers à peine entamés à foison, des plumes à ne plus savoir quoi en faire – même de colibris (pour écrire, c'était très difficile) – et ils bradaient le tout. C'était tout à fait parfait.

Ils changèrent de trottoir et longèrent une longue série d'affiches du congrès de magicozoologie qui avait lieu à la Sorbonne. En tête de toutes les affiches, trônait le visage de Malebo Djambala. Cet homme était une sommité de la magicozoologie. Un cryptozoomage puissant et érudit, originaire des berges du fleuve Ngoko, qui était spécialiste d'un animal rarissime : le Mokélé-mbémbé. Pour permettre ce congrès et sous haute surveillance – la veille – la Porte de l'Etoile avait accordé le passage d'un important convoi de congressistes et de matériel, de tous les horizons. Et en nageant dans l'onde de la Seine à la suite de cette caravane, avait suivi de près une grande femelle du « *dernier dragon d'Afrique* ». Tout le monde ne parlait que de ça, et Merle devait bien avouer qu'il trouvait ça fascinant. Dans sa mansarde, il avait pu se hisser à la lucarne et entrevoir la queue de l'animal.

— Est-ce que tu l'as vue ?, demanda-t-il à Saule tout en lorgnant sur les affiches.

Si l'une d'elle était malencontreusement tombée au sol, il l'aurait volontiers ramassée pour la conserver dans sa boîte, soigneusement pliée. Mais l'arracher, il n'aurait jamais osé.



— Eh non, répondit la jeune-femme auburn. Si tu as pu monter aux premières loges, c'est parce que bibi est restée en cuisine.

Il ne la dérangeait pas de s'être « *sacrifiée* ». Toutes les bestioles qui mesuraient plus de sept mètres de haut lui collaient un peu la frousse. Et de son avis, c'était bien joli, tout cet événementiel zoologique contraignant à mobiliser encore plus d'Aurors que d'ordinaire aux Portes, mais ça n'était pas sa priorité du jour.

— Sur quoi tu écris, quand tu travailles avec Seamus ?, demanda-t-elle à brûle pourpoint à l'oiseau, qui se trouvait aller sous les traits d'un homme noir portant une cicatrice au-dessus de son œil droit, et qui croisait les bras tout en marchant, comme pour ne pas laisser ses membres courir le risque de heurter un autre passant.

Elle savait qu'il s'installait dans un fauteuil, et l'irlandais le plus souvent sur le lit. Elle les avait déjà vus, en rentrant « *à l'improviste* » pendant leurs leçons. La vérité était que le caractère fortuit de ses changements de draps avait été toute relative, surtout de la deuxième à la cinquième fois, et elle avait dû faire un important travail sur elle-même pour ignorer les regards mi-suppliants mi-agacés de l'oiseau, qui ne souhaitait clairement que la bouter hors de là. Au terme de ces investigations, elle avait finalement la semi-conviction que Seamus MacNamara était de bonne volonté avec le commis. Mais elle trouvait qu'il n'apprenait pas très vite. Sans doute était-ce à cause de son manque de matériel pour prendre ses notes correctement, Caupo avait sans doute raison. Ils allaient y pallier, c'était bel et bien décidé.

A cause de son manque de fournitures ? A cause du dérangement permanent occasionné par sa collègue, plutôt ! Merle n'en pouvait plus, de ces infiltrations sauliennes qui laissaient dans la chambre de l'irlandais un parfum de paprika, des draps immaculés (et superflus), et l'assurance de devoir reprendre toute la leçon à zéro.

— Sur rien, répondit-il en soupirant et en lançant un dernier regard aux affiches sur lesquelles le lézard géant tendait son cou. De toute façon, il faudrait qu'on puisse déjà travailler plus de dix minutes d'affilée...

Bon, il fallait admettre que la lenteur de ses progrès n'était certainement pas seulement imputable à la fragmentation de ses séances. Les cernes, sous ses yeux, avaient atteint des sommets de profondeur (pouvait-on dire ça ?), et il peinait – pour tout dire – à tenir très longtemps les paniers les plus lourds. Jamais Merle n'avait eu l'impression de perdre prise, même à l'époque où il avait vécu dans le Quartier des Parias. Mais depuis qu'il allait et venait entre Lutèce et Caerdydd, tout semblait se détraquer.

Son épuisement n'avait pas été amélioré par les récentes décisions de son patron quant aux « *services* » fournis en salle. Chanter « *Brille, brille, petite étoile* » était une corvée de plus, chronophage, et surtout extrêmement

sous le signe du mokele-mbémbé

stressante pour lui qui ne supportait pas d'attirer les regards. Merle ne chantait pas mal, au demeurant, et ce avec n'importe laquelle de ses voix. Il avait plutôt une bonne oreille (des bonnes oreilles) et avait finalement vite appris cette maudite chanson. Mais lorsqu'il se retrouvait ainsi exposé à devoir débiter cette absurde mélodie de bienvenue, il en arrivait même parfois à un point de tremblement et de paralysie qui forçait Saule à venir le tracter en cuisine.

Aelnander ne le ménageait pas non plus, il lui faisait dorénavant faire des « *exposés* », sur des thèmes aussi pénibles que la loi de l'offre et la demande en champignons des catacombes, l'histoire des Sources de Lutèce et l'évolution de leur débit, ou encore l'analyse des différents courants de pensée au sein de la Maison du Griffonblanc de la renaissance à la Belle Epoque. Dans ce dernier cas, il avait passablement rendu copie blanche, n'ayant pas été capable de trouver d'évolution du tout. Quoi qu'il en fut : la maison de Walsingham fournissait le papier. Les plumes. Tout ce qu'il voulait.

— Saule, j'ai tout ce qu'il me faut, chez Léandre. J'ai même l'embarras du choix. Et avec Seamus, en cas de besoin, j'ai mon carnet de commandes.

La jeune-femme émit un claquement de langue qui était un prompt appel à cesser de contester. Par Merlin, mais il ne faisait jamais ça, auparavant, cet oiseau. Mais qu'est-ce qu'il se passait ? Avait-il été se faire préparer une potion de rhétorique ? Un filtre de répondant ? D'ailleurs, était-ce vraiment Merle, ou un passant qui aurait porté les mêmes habits de chez Madeleine Macramé ? Non, sur ce point, elle n'avait pas de doute. Ce regard de poussin égaré au milieu de cette peau sombre, c'était bien le sien.

— Ce ne sont pas tes affaires à toi, dit-elle, sur un ton qui ne laissait pas de place à la négociation. Tu ne peux pas t'approprier les contenus si... si tu ne vois pas une dimension personnelle dedans. Emotionnelle. C'est important.

Bon, Caupo l'avait un peu briefée. Et même s'il avait refusé d'augmenter sa « *prime de Merle* », elle avait malgré tout accepté de mener cette petite expédition, car toutes ses réflexions allaient aussi dans ce sens.

— On va te trouver des cahiers de parchemins avec un joli raton-laveur dessus. Ça serait bien, ça, pour toi. Un oiseau, ça ne serait pas original. Ou alors un gros dragon d'eau, va, je vois bien que tu les aimes bien. Et des plumes qui conviennent à toutes les tailles de main : un joli set. Tu es droitier ou gaucher ?

C'était idiot. Elle n'avait jamais prêté attention à ça.

— Enfin mais... droitier !

Par Merlin, elle était sa collègue depuis 2004 ! Elle le regardait tous les jours faire la vaisselle, la découpe, le service ! Il savait qu'elle était gauchère, il savait qu'elle faisait toujours la bise en commençant par la

gauche aussi (elle l'avait traumatisé au nouvel an), qu'elle accrochait son propre carnet de commandes à droite et sa plume à gauche de son tablier ! Quelle faisait trois tours avec ses cheveux avant d'y planter sa baguette pour fixer son chignon ! Et elle, elle regardait au travers de lui ? Peut-être le Ka Lune s'éleva-t-il un peu fort autour de sa vexation. Mais comme d'habitude lorsqu'il en avait gros sur le cœur, Merle ajouta seulement :

— Ça n'a pas d'importance.

Au coin de la rue Thénardier, ils entrèrent dans le square de l'Arbre Blanc où les tentes des Refourgueurs s'alignaient, régulières, sur le gazon frais. C'était un lieu de verdure en plein milieu du quartier latin, et Merle ne s'y était malheureusement jamais trop aventuré, à cause des marchands qui haranguaient sans cesse les visiteurs. Il n'aimait pas qu'on lui propose d'entrer. Qu'on lui demande ce qu'il cherchait. Qu'on prenne sa mesure contre son gré. Ou encore qu'on essaye de lui dire la bonne aventure. Cette fois, pourtant, il n'aurait pas le choix.



Saule, elle, savait tout à fait où elle allait, et fonçait droit sur la tente d'Emmaüs Poquelin. Combien de fois était-elle venue pour fouiner et trouver des merveilles, pour le compte des SSAE (elle avait elle-même déniché tous les encriers des trois salles de classe) ? Pour elle-même, elle avait aussi chiné bon nombre d'objets indispensables, comme son vaporisateur à huile d'olive (qu'elle utilisait surtout en été), son petit mousser de lait à manivelle, et presque tout son ensemble de dés à coudre. Elle ne cousait pas, mais elle les adorait.

— On te trouvera aussi des bouchons d'oreilles, pour le bruit de la mer. Le patron m'a dit que ça t'empêchait de dormir. J'espère qu'il y en aura des propres, dans le tas.

Absolument tout ce qui était vendu dans ces petites échoppes de toiles était de seconde main. Mais la main n'était pas toujours le seul endroit où les objets étaient passés. Saule arrêta son pas, juste avant de pénétrer par l'interstice laissé entre les morceaux de tissu écartées. De l'intérieur, filtrait une douce lumière qui appelait à franchir le pas.

sous le signe du mokele-mbémbé

— Tu as l'air fatigué.

Elle observa les traits de l'homme d'Afrique centrale qui lui faisait face. Même avec de telles quantités de mélanine, elle pouvait voir ses cernes. Il était encore plus tassé que d'ordinaire, depuis peu. Et s'il lui était arrivé de se laisser aller à esquisser quelques amorces de sourires, il n'avait plus guère que cet air permanent de concentration. Comme si le simple fait de continuer à se trouver présent et plus ou moins actif lui demandait autant d'efforts que de garder sa tête au matin.

— Je m'inquiète presque plus pour ton sommeil que pour ton alimentation. C'est dire.

L'oiseau eut un mouvement d'épaules qui ne signifiait que son impuissance. Il n'avait plus de contrôle sur rien. Sur rien du tout. Il ne pouvait que s'efforcer de continuer ainsi.

— Juillet et Août arrivent, souffla-t-il, et sa collègue saurait parfaitement qu'il faisait référence au calme relatif qui s'emparait de Lutèce en période estivale.

Les sorciers ralliaient les plages de Massilia ou les cures normandes, et délaissaient l'espace d'un battement de paupières la capitale, qui semblait elle aussi reprendre son souffle. Merle aimait bien la ville en été. Il lui arrivait même d'être presque silencieuse. Ceci pouvait sembler dérisoire, mais le service serait moins intense, et il pourrait peut-être reprendre quelques forces.

— Ce qui m'inquiète, c'est que Caupo a reparlé de m'emmener au Bassin pour m'apprendre à nager... depuis qu'il sait que le Wielandshire est sur la côte.

Il en avait fait un mauvais rêve, une fois. L'eau, il l'aimait dans son évier ou dans sa baignoire à ablutions. Pas dans une fosse de plusieurs mètres de profondeur, remplie de gens prompts à vous frôler au passage. Peut-être en avait-il une vision quelque peu déformée.

— Il a juste laissé filer ça comme ça, mais je crains qu'un beau matin ça le pren...

— Ces messieurs-dames ! Entrez, entrez ! Venez voir mes derniers arrivages, j'ai vidé hier le débarras des Deslanternes, j'ai un petit paquet de nouveautés ! Allez, venez !

Voilà. Poquelin incarnait tout ce que Merle n'aimait pas dans ce village de toile et de vente forcée. Lorsqu'il faisait des courses, il préférait qu'on le laisse à sa réflexion et à son choix, et qu'on ne lui parle que s'il cherchait conseil. Il secoua la tête, mais suivit tout de même sa collègue à l'intérieur.



Domaine public

Si la tente ne semblait pas plus large que la table 12, vue de l'extérieur, son intérieur semblait en revanche grand comme tout le rez-de chaussée de l'auberge. Les murs, clairs, étaient visiblement faits de la même étoffe blanche que la saharienne, mais une série de poutres de bois avaient été magiquement installées au plafond pour pouvoir accrocher toute une partie du bazar entreposé là. Il y avait vraiment de tout. Des chemises de nuit blanches à la signature assez macramienne, des boîtes de toutes sortes, des cannes, des instruments de musique, du matériel médicomagique absolument effroyable, et même des cages à scrouttts. Il aurait fallu une journée entière pour pouvoir tout fouiller, mais Saule connaissait plus que bien la boutique. Ah non. Poquelin avait encore changé tous les rayons. Pour qu'on y passe plus de temps, sans doute, et qu'on cède aux achats d'impulsion.

Ce dernier était un homme approchant de la fin de la quarantaine, aux cheveux déjà blancs retenus par un éternel bandeau noir. Il fumait une pipe interminable, dont la fumée s'élevait jusqu'au plafond de sa boutique en petits ronds réguliers. Son tabac sentait la muscade et le clou de girofle. C'était un homme avenant, issu d'une très très longue lignée de tapissiers, donc seulement deux – dont lui – avaient pris la tangente pour exercer une autre profession. Dans la sienne, il excellait, et restait ouvert nuit et jour. Certains disaient qu'il mourrait à la tâche.



sous le signe du mokele-mbémbé

— Nous cherchons la papeterie et les fournitures scolaires, demanda Saule avec un petit ton chantant, comme si elle avait demandé le rayon des bonbons.

Elle adorait tout ce qui touchait à l'écriture ou au classement des papiers, c'était une évidence.

— Ah mais oui, vous être auteur, mais où avais-je la tête ! Voyons. Où est-ce que j'ai mis ça cette fois. Ah oui. C'est au fond, à côté du rayon photo. Eh mais je vous reconnais ! Bonjour Monsieur Djambala, comment se portent les sessions, au congrès ?

— Je... excusez-moi ?

Merle venait de sursauter, car c'était bel et bien à lui que l'homme s'adressait, tandis qu'ils marchaient vers le rayon où s'amoncelaient les parchemins, les cahiers, les carnets, les plumes et les encriers. Saule n'y prêtait même pas attention, et s'avavançait déjà toutes mains dehors vers les divins items de papeterie, en couinant de délectation.

D'un coup, le commis réalisa. Quoi ? Comment venait-il de l'appeler ? *Monsieur Djambala* ? Comme le magicozoologue ? Clairement, l'homme venait de le confondre avec cette célébrité internationale, ce qui était bien une première. Jamais, dans sa vie, les formes de Merle ne s'étaient portées sur des personnes connues. Ou alors, personne n'en avait rien dit.

— Est-ce que vous accepteriez de me signer un parchemin ? Ma fille est complètement fan des dragons, surtout de votre protégée. C'est incroyable qu'elle s'adapte aussi bien à l'eau de la Seine. Avec tout ce que les moldus balancent dedans.

Sa voix était toute en miel, traversée par une admiration profonde. Il était peut-être même un peu intimidé, ce qui était loin, très loin, d'être une réaction fréquemment provoquée par Merle.

— Monsieur Poquelin...

Le commis venait de presque supplier, tandis que l'homme lui plaçait entre les mains une plume et un parchemin de factures, l'incitant à y tracer une signature qu'il ne connaissait pas. Il allait pouvoir montrer ça aux autres Refourgueurs, ça alors. Et il se sentait sacrément en veine, car c'était bel et bien sa tente qui avait été choisi par Saule Clodohald pour mener cet invité de marque.

Merle, cependant, aurait été bien en peine de s'exécuter, même pour lui faire plaisir. Il ne savait pas mentir, et jamais il n'aurait été capable de s'accaparer l'identité de quelqu'un. Il avait bien conscience qu'il aurait pu profiter de la situation, cette fois ou peut-être d'autres par le passé, mais ça n'était tout simplement pas une chose que son cerveau était capable de concevoir : il était tout bonnement déficient en cette capacité-là, même si l'on disait souvent que les dominantes de Lune étaient promptes à faire illusion.

— Tiens, regarde, c'est parfait !, chantonna Saule.

Ce faisant, elle lui plaça entre les mains toute une série de cahiers ornés de dessins mignons, ainsi qu'un ensemble de plumes aux couleurs chatoyantes.

— Le lapin pour l'économie. Le poussin pour l'histoire. Le... Qu'est-ce que tu fais avec juste une plume et un bout de parchemin, là, jette moi ça, il t'en faut beaucoup plus.



Le Refourgueur jeta un regard circonspect aux choix de papèterie étranges au regard de l'idée qu'il se faisait de cet universitaire, mais ne commenta pas, car il le respectait beaucoup trop. Après tout. Tout le monde avait droit à avoir un jardin secret. D'ailleurs, comment connaissait-il la fille de Clodohald ? C'était bien mystérieux. Mais soit.

— Melle Saule, Monsieur Djambala allait me signer un autographe. C'est pour ma femme. Heu... ma fille.

Non, en fait, c'était pour lui. Il frota sa pipe contre sa poche comme pour la lustrer et la remit dans sa bouche.

— *Monsieur Djambala ?*

La cuisinière et serveuse du Chat qui Pêche ouvrit des yeux ronds comme des billes, regarda Poquelin, puis Merle, puis de nouveau Poquelin, et – enfin – elle éclata de rire. Mais c'était vrai, en plus. Ajoutant sur la pile des affaires de Merle un ensemble de parchemins roulés, elle entreprit de faire le tour de sa personne pour le regarder sous toutes ses coutures. Mais oui. Pour de bon. C'était bel et bien son apparence, qu'il avait pris. D'un coup, elle trouvait ça absolument fabuleux.

— Mais c'est complètement fou, ça, Merle !, piailla-t-elle. Tout le monde ne parle que de ce type, et – boom – toi tu prends sa tête !

Elle savait qu'il ne l'avait pas fait volontairement. Qu'il ne le pouvait pas. Mais alors, comment la chose se pouvait-elle ? C'était fort, extrêmement fort. A la cicatrice près. Il aurait presque pu aller trainer sur les berges de Seine. A tous les coups, la Mokélé-mbembé apprivoisé serait venue lui manger dans la main !

— *Merle ?*, répéta Poquelin, avec de l'incompréhension dans la voix.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire-là. Comment ça, il avait *pris sa tête* ? A ceci, il ne voyait qu'une explication plausible.

sous le signe du mokele-mbémbé

— Vous êtes un changeforme ?

C'était direct, c'était franc, et c'était accompagné d'un très léger rictus de dégoût qui racontait assez que l'homme partageait avec une large part de la population sorcière des préjugés qui avaient accompagné l'oiseau toute sa vie durant. Ce dernier avait plissé un œil derrière ses adorables fournitures, et regardait dorénavant au sol. Il n'avait pas très souvent vécu de situations aussi gênantes, et il ne comprenait lui-même pas par quel hasard il s'était retrouvé sous ces traits. Le hasard ? Quel hasard ? Se pouvait-il réellement que ce fut le hasard ? Sa déconfiture était bien trop grande pour lui laisser le temps de se questionner.

— Je ne fais pas exprès, souffla-t-il à titre de réponse.

Sa nervosité était en train de croître, et il ne voulait pas, surtout pas qu'il se produise des effets secondaires semblables à ceux qui avaient accompagné la confection de ses caleçons par Madeleine Macramé.

— Bon ! On va payer !

Même si elle n'était pas capable d'en saisir les nuances ou d'en verbaliser les convections, Saule avait senti la Lune grincer autour de l'oiseau. Des ennuis, ils n'en avaient pas besoin ! Et même si ce qui se produisait était tout à fait prodigieux, elle n'avait pas envie que l'aventure se termine dans des insultes, ou – pire – qu'ils ne repartent pas avec leur butin.

— Combien il vous doit ?

Elle envoya sa main fouiller dans la poche de l'oiseau pour en tirer sa bourse, mais la retira d'un coup, comme si elle venait de tenter de caresser un chien, et que celui-ci avait subitement décidé de mordre. Par Merlin ! Mais elle avait failli y perdre ses phalanges ! C'était quoi, ça, un sortilège anti-pickpockets ? Sur Merle ? Vraiment, cette journée était de plus en plus étonnante.

— Un gallion et quatorze mornilles, maugréa le vendeur tout en prenant soin, grand soin de reculer à bonne distance de celui qu'il ne considérait plus du tout avec le même respect.

Il ne l'aurait clairement touché pour rien au monde, étant donné qu'il venait déjà de reculer d'un bon mètre. De façon plus claire, il se comportait comme s'il avait été atteint de quelque infection à pyrocoques, hautement contagieuse, qui aurait eu des symptômes dangereux et dégoutants. Saule reprit tout le bric-à-brac de des mains de l'oiseau et le laissa payer, chose que ce dernier s'efforça de faire sans trembler. Il déposa la somme dans la coupe en métal posée sur le comptoir, semblable à celle des boulangers (elle provenait d'ailleurs sans doute de l'un des établissements de la rue Saint-Honoré), ne souhaitant pas avoir à gérer le refus de

Poquelin d'approcher sa main de la sienne. C'était malheureux. Mais il savait comment agir, dans ces cas-là. Il ne souhaitait pas se battre, dans sa résignation. Il voulait simplement en finir et retourner à l'auberge.

L'homme ne prit pas la monnaie dans la coupe, et la laissa là, tandis que la plume et le parchemin de factures se soulevaient eux-mêmes pour produire la note. Cette dernière vint se poser sur la pile d'affaire que Saule peinait à maintenir en place, et la jeune-femme poussa Merle de sa hanche pour lui faire amorcer le mouvement vers la sortie.

— Voilà voilà ! On y va !, fit-elle en chantonnant toujours pratiquement presque, ce qui était – cette fois – un rôle de composition.

Elle avait très souvent vu Merle essayer ce type de comportement inadmissibles, depuis les dortoirs de Saint-Archambaul et et jusqu'entre les tables de la salle de l'auberge. Il était arrivé souvent que le commis n'en sache même rien, car elle avait oeuvré dans l'ombre pour décourager les désobligeants et les forcer à partir, ou à s'étouffer. Certaines recettes au piment avaient été spécialement conçues à cet effet : de tellement désécher la gorge des malpolis qu'ils seraient contraints de se concentrer sur autre chose que leur métamorphomagopobie. Ou changeformopobie. Il lui semblait que l'on pouvait dire les deux. Quoi qu'il en fut, s'il y avait bien une chose sur laquelle elle et Caupo étaient d'accord, c'était sur la politique intransigeante de l'auberge vis à vis de cette haine ordinaire. Elle avança sur le plancher de la boutique, en direction de la sortie.

— Tu vas avoir tout ce qu'il faut, avec ça... AH NON ! Les bouchons d'oreilles !

Elle venait d'en voir tout un ensemble dans une vasque, non loin des blaireaux de rasage et des masseurs de têtes à tiges multiples, et avait pilé en manquant de faire tomber tous les cahiers aux couvertures acidulées. Certains étaient effectivement de couleur douteuse, mais d'autres avaient l'air tout à fait corrects, et elle aurait osé les mettre dans ses propres conduits auditifs.



Domaine public

— C'est gratuit ! C'est gratuit !, glapit Poquelin en hâte. Prenez-en une poignée !

Tout, dans son attitude, laissait entendre que – plus vite ils seraient tous

sous le signe du mokele-mbémbé

deux sortis – mieux il se porterait. Et alors que la Lune cognait de nouveau au-dessus de ses bras à présent délestés de tout chargement, Merle attrapa prestement les deux petits morceaux de cire qui lui semblaient les moins sales. Le regard sombre qu’il glissa sur le Refourgueur portait une lassitude immense, teintée de rancœur. Mais de colère, toutes ces années avaient déjà épuisé toute trace.

— Rentrons vite, souffla-t-il à Saule, la mine basse, tandis qu’ils repassaient sur le gazon frais du square.

Et alors, la serveuse fit disparaître leur butin dans un filet enchanté d’une dimension de poche qu’elle jeta sur son épaule avant d’adresser au commis le regard protecteur qu’elle avait cent fois posé sur lui sur les planchers de Saint-Archambault.

— Non. Nous allons aller nous cacher dans les buissons du Vert Galant.

Le square marquait le bout de l’île de la Cité, par-delà le Pont-Neuf, entre les deux bras de la Seine.

— Et nous pourrions peut-être bien caresser du gros lézard mangeur de poisson.